


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# RÉPERTOIRE

## GÉNÉRAL

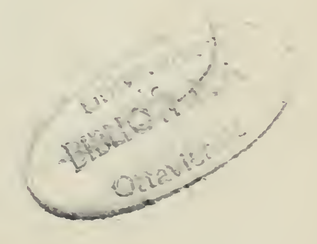
# DU THÉATRE FRANÇAIS.

---

TOME DOUZIÈME.

---

*Voltaire. 3.*



VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

# RÉPERTOIRE
## GÉNÉRAL
# DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XII.

*Premier Ordre.*

A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;
ET A VERSAILLES,
CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

# LA MORT DE CÉSAR,

## TRAGÉDIE,

Publiée en 1735, et représentée, pour la première fois, le 29 août 1743.

## PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS-BRUTUS, préteur.
CASSIUS,
CIMBER,
DÉCIME,
DOLABELLA,
CASCA,
CINNA,
} sénateurs.
LES ROMAINS.
LICTEURS.
CONJURÉS.
SUITE.

La scène est à Rome, au Capitole.

# LA MORT DE CÉSAR,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnoître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connoît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?

Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone :
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre ;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :
J'ose au moins le penser ; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas :
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas ;
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre.
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié ;

Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés et vains garans;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux, entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie;
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix:
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Ecoute : tu connois ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus;
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous nos ennemis a suivi le destin,
Qui fut mon prisonnier au champ de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus! il se pourroit....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé :
Pour me haïr, ô ciel! étoit-il réservé?
Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE *lit.*

« César, je vais mourir. La colère céleste

» Va finir à la fois ma vie et mon amour.
» Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
» Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
» L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mère !

« SERVILIE. »

Quoi ! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi ?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus ; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage ;
Il m'irrite, il me plaît ; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux me trompe en sa faveur ;
Soit qu'étant né romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie,
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître :
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans ;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,

Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadême à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connois sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui domte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus et seule est écoutée,
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir.
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi! sa haine....!

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour domter les humains,
Domte aujourd'hui Brutus; adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

## SCÈNE II.

### CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience,
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

## SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CASCA, CINNA, etc., LICTEURS.

CÉSAR, *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter par le droit de la guerre
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre;
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis.
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut consul, et Pompée empereur.

J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi:
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des Etats donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avois promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;

Et je croyois toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde alloit combler nos vœux :
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissoit consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfans :
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes sermens.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand; mais que Rome soit libre.
Dieu! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi!

ANTOINE, *à César.*

Tu connois leur audace;
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience et lasser mes bontés,
Vous, qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans sous Marius, esclaves sous Pompée;
Vous, qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous, qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous, que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.

Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur;
Il les falloit avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale;
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

(*Les sénateurs sortent.*)

Ecoute... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie :
Laisse-là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus romain, et qu'il demande un roi.

## SCÈNE IV.

### CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute,
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour :
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadême;
Descends donc de ce rang où je te vois monté:
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage,
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage;
Quoi, Cimber, quoi, Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux; mes armes les vainquirent;
Et trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare ;
Il n'a su qu'opprimer ; le meurtre et la fureur
Faisoient sa politique ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;
Il en étoit l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple ; on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire :
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne.
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudroit être craint ; c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance ;

Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrois t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurois punis si je les pouvois craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sait point punir.
Allons, et n'écoutant ni soupçon, ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

ANTOINE, BRUTUS, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritoient plus d'égards et plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connoissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave:
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave,
Vous voulez un monarque, et vous êtes romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain:
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir,
Embrasse la vertu pour la faire haïr.

## SCÈNE II.

### BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages!
Héros dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brilloient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet sous mon nom se présente à ma vue?
Lisons: *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
*Non, tu n'es pas Brutus!* Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
*Non, tu n'es pas Brutus!* Je le suis, je veux l'être;
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître;
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:
On demande un vengeur: on a sur moi les yeux;

On excite cette ame, et cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente.

## SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, DÉCIME, CASCA, CINNA, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grâce:
Il sait mes sentimens, il connoît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois; Rome est anéantie;
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui:
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui;
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avoient produit.
Ah! Brutus es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu... Mais quoi !... le bruit redouble.

## SCÈNE IV.

### BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah ! Cimber ! est-ce toi, parle, quel est ce trouble ?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
César étoit au temple, et cette fière idole
Sembloit être le dieu qui tonne au Capitole :
C'est là qu'il annonçoit son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain ;
On lui donnoit les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Vouloit un autre titre, et n'étoit pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse ;
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain devant lui se mettant à genoux :
César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent :

J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur ;
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisoit sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre ; alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie :
Antoine est alarmé ; César feint et rougit :
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime ;
Il affecte à regret un refus magnanime :
Mais, malgré ses efforts, il frémissoit tout bas
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère ;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat :
Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue :
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déjà trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie :
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer lorsque l'Etat n'est plus.

Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux.... Pompée et Scipion,

( *En regardant leurs statues.* )

Il est temps de vous suivre et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avoit cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains;
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit; voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant: j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche;
Dans une heure, un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure, à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnois à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendoient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère :
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands;
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber, toi, Cinna; vous, Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie;
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus et Cassius
De quiconque est romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence,

Hardi dans le sénat, foible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger;
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure, au sénat le tyran doit se rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux surprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup : ses ardens satellites
Partout du Capitole occupent les limites:
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paroît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble et désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands,
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,

Par

Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner;
Fût-ce nos propres fils, nos frères, ou nos pères,
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires :
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre;
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'Etat nous a rendus parens :
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(*Il s'avance vers la statue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

## SCÈNE V.

### CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours;
Tu l'as trop mérité: ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude:
Je te retrouve encore avec ceux des romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parloient en romains, César, et leurs avis,
Si les dieux t'inspiroient, seroient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre;
De mon rang avec toi je me plais à descendre:
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée:
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature, et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connois le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr; et poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat! Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?

Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah! malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les vouloit pour toi-même:
Je voulois partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et ce titre de roi.

BRUTUS.

Ah! dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine!
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur, a qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
Je ne te connois plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner.
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare; et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CASCA, CINNA,
LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître;
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître:
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons; nous vengeons la patrie:
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis; ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat, dans l'un où l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui, qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous;
Lui, qui doit sur César porter les premiers coups?

Le gendre de Caton tarde bien à paroître :
Seroit-il arrêté? César peut-il connoître?....
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paroît abattu!

## SCÈNE II.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CASCA, CINNA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie;
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête :
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avois choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure;
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt : apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie,
Par un hymen secret, à César fut unie;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en est pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes sermens les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, sers, sois tyran sous ton père;
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute : tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel,
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi?

En disant ce secret ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère,
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'auroit point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.

Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César, et retenu par Rome,
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime :
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frisonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve ou non ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire;

Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit; tout le reste n'est rien.
Allez; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

## SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu!

## SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?

Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César; et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen seroit un dieu pour moi;
Je lui sacrifierois ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre;
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;

Romps nos fers, sois romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'étoit noyé :
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'Etat, qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête :
Enfin, depuis Sylla nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'Etat, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Emiles.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'Etat et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur :
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César....

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(*Il se jette à ses genoux.*)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi :
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

## SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé;
On n'attend plus que toi, le trône est élevé;
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images:

J'amène devant toi la foule des romains;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains:
Mais si César croyoit un citoyen qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différeroit ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure:
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme; et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paroissent confondus
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis:
Qui sait s'ils n'auroient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient méprisable, et me défendroient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive :
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté :
Qui change ses desseins découvre sa foiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse;
Ce nouveau mouvement, dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

## SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

Chers citoyens, quel héros, quel outrage
De la terre et de vous méritoit mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

## SCÈNE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main;* DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'EN est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître:
Nation de héros, vainqueurs de l'univers:
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome:
Il vous asservit tous; son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si foible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi:
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paroître:
Amis, souvenez-vous que César fut son maître;

Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime, et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire:
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix;
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus;
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux:
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs sont assurés.

## SCÈNE VIII.

ANTOINE, DOLABELLA, ROMAINS.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paroît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimoit trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimois, Romains.
Oui, j'aurois de mes jours prolongé ses destins :
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos lois s'immoloit aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire :
La voix du monde entier parle assez de sa gloire :
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falloit verser quand Rome avoit un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il étoit tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que César fût coupable,

Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes ;
Tout l'or des nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous :
De son char de triomphe il voyoit vos alarmes ;
César en descendoit pour essuyer vos larmes :
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits ;
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage.
Vous le savez, grands dieux ! vous, dont il fut l'image ;
Vous, dieux ! qui lui laissiez le monde à gouverner :
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner !

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
Brutus son assassin !... ce monstre étoit son fils.

ROMAINS.

Ah ! dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils : mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.

Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière:
Ses trésor sont vos biens; vous en allez jouir:
Au-delà du tombeau César veut vous servir:
C'est vous seuls qu'il aimoit; c'est pour vous qu'en Asie
Il alloit prodiguer sa fortune et sa vie:
O Romains, disoit-il, peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous étoit si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante. Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoroient à genoux ;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la terre,
Qui devoit enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état, connoissez-vous César ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ses blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçoient leur poignard ;
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnoit encore en tombant sous ses coups ;
Il l'appeloit son fils ; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
O mon fils ! disoit-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devoient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux ! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :

Ce

Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre :
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés ;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconstant et facile ;
Entraînons-le à la guerre, et sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

# SÉMIRAMIS,

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 29 août 1748.

# AVERTISSEMENT.

Cette tragédie, d'une espèce particulière, et qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avoit été demandée par l'infante d'Espagne, dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimoit les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

# DISSERTATION

## SUR LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE,

*A son Eminence monseigneur le cardinal Quirini, noble vénitien, évêque de Brescia, bibliothécaire du Vatican.*

MONSEIGNEUR,

Il étoit digne d'un génie tel que le vôtre, et d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'Eglise sous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais, si tous les lettrés vous doivent de la reconnoissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en de si beaux vers la Henriade et le poème de Fontenoi. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus respectables aux nations les noms de

Henri IV et de Louis XV, et pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et surtout aux premiers pontifes et à leurs ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces et grossières de nos peuples septentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices et notre gloire.

C'est sous le grand Léon X que le théâtre grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La Sophonisbe du célèbre prélat Trissino, nonce du pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie, comme la Calandra du cardinal Bibiéna avoit été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce qui attiroit les nations étrangères à ses solennités, et qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde et flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes,

accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me bornerai à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, et dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

## PREMIÈRE PARTIE.

### *Des tragédies grecques imitées par quelques opéras italiens et français.*

Un célèbre auteur de votre nation dit que, depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie, errante et abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, et qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent presque toujours la scène, et chantent des strophes, des épodes et des antistrophes accompagnées d'une danse grave; qu'aucune nation ne fait paroître ses acteurs sur des espèces d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'est

point notée et soutenue par des flûtes; il a sans doute raison : je ne sais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avoit un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré depuis la renaissance des lettres qu'il l'étoit autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des Sophocle et des Euripide; que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettoient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entièrement de son opinion. *Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque? c'est peut-être dans vos tragédies, nommées opéras, que cette image subsiste. Quoi ! me dira-t-on, un opéra italien auroit quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes? oui. Le récitatif italien est précisément la mélopée des anciens; c'est cette déclamation notée et soutenue par des instrumens de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises tragédies-opéra, est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelques années, et qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des

chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musique différente du récitatif, comme la strophe, l'épode et l'anti-strophe étoient chantées, chez les Grecs, tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs tragédies-opéra du célèbre abbé Métastasio, l'unité de lieu, d'action et de temps est observée; ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, et de cette élégance continue qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le seul Racine a possédé parmi nous, et le seul Addisson chez les Anglais.

Je sais que ces tragédies, si imposantes par les charmes de la musique et par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je sais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, et d'ailleurs les plus régulières : il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, et qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même; elles sont passionnées; elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'Horace : j'en apporterai pour preuve cette

strophe touchante que chante Arbace accusé et innocent :

Vo solcando un mar crudele
Senza vele
E senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte;
E il voler della fortuna
Son costretto a seguitar.
Infelice! in questo stato
Son da tutti abbandonato;
Meco sola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette sublime que débite le roi des Parthes vaincu par Adrien, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance :

Sprezza il furor del vento
Robusta quercia avvezza
Di cento venti e cento
L'injurie a tolerar.
E se pur cade al suolo
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento istesso
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espèce; mais que sont des beautés hors de place? et qu'auroit-on dit dans Athènes, si OEdipe et Oreste avoient, au moment de la reconnoissance, chanté de petits

airs fredonnés, et débité des comparaisons à Jocaste et à Electre? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique, a détruit d'un côté la veritable tragédie grecque qu'il faisoit renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devoit faire encore plus de tort; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle; elle est plus languissante; elle ne permet jamais que les scènes aient leur juste étendue; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, songent à cette admirable scène dans la *Clemenza di Tito*, entre Titus et son favori qui a conspiré contre lui; je veux parler de cette scène où Titus dit à Sextus ces paroles :

Siam soli, il tuo sovrano
Non è presente; apri il tuo core a Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Ch'Augusto no'l saprà.

Qu'ils relisent le monologue suivant où Titus dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes :

........ Il torre altrui la vita
E facoltà comune

Al più vil della terra; il darla è solo
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux scènes, comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scènes, dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas foible; ces deux scènes, qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra, mais sur les nobles sentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seroient pas supportés sur notre théâtre lyrique, qui ne se soutient guère que par des maximes de galanterie, et par des passions manquées, à l'exception d'Armide, et des belles scènes d'Iphigénie, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts, nous avons, comme vous, dans nos opéras les plus tragiques, une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles et énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangères à l'action, et ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre Thésée, reconnu

par son père sur le point d'être emprisonné par lui, et ces ridicules paroles :

Le plus sage
S'enflamme et s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Thésée, étoient ce qui pouvoit donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse, ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu. *Et regat iratos, et amet peccare timentes ;* mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connoissent l'antiquité, que ces tragédies-opéra sont la copie et la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités; elles en sont la destruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connoître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des pensées sublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides et les plus mal écrits, quand ils sont soutenus par quelques

airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes, de chœurs, de danses, de symphonies, et de cette variété de décorations, subjugue jusqu'au critique même; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, sévères, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire : si on représente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois lès Fêtes vénitiennes : un poème épique est moins lu que des épigrammes licencieuses ; un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président de Thou. Peu de particuliers font travailler de grands peintres; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, et des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin, dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

## DEUXIÈME PARTIE.

### *De la tragédie française comparée à la Tragédie grecque.*

Heureusement la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéras, qui auroient pu l'étouffer. Un auteur, nommé Mairet, fut le premier qui, en imitant la Sophonisbe du Trissino, introduisit la règle des trois unités que vous aviez prise des Grecs. Peu à peu notre scène

s'épura, et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoroient alors tant de théâtres, et qui servoient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnoit tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étoient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendoient les sons de la voix plus frappans et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour, régnèrent sur nos théâtres. Auguste, Cinna, César, Cornélie, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène comme ils auroient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte Homère, mais on lit le Tasse; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'Homère n'a point connues. On admire Sophocle; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de

traits de maître que Sophocle eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux! Les Grecs auroient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide, et qui fait venir et sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, et c'est en quoi le Trissino les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de Bajazet comme une école où ils auroient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir?

Ils auroient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins, et rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'étoit point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions, ces combats de sentimens opposés, ces discours animés de rivaux et de rivales, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces situations si bien ménagées, les auroient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'Hippolyte

soit amoureux assez froidement d'Aricie, et que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie; qu'il dise :

. . . . . . . Vous-même, où seriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

paroles tirées du *Pastor fido,* et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince; mais ils eussent été ravis en admiration en entendant Phèdre s'écrier:

Œnone, qui l'eût cru? j'avois une rivale,
. . . . . Hippolyte aime, et je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvoit domter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte;
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.

Ce désespoir de Phèdre, en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes, que fait si longuement et si mal à propos l'Hippolyte d'Euripide, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auroient surtout été surpris de cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne feroit point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût.

Et cette réponse, peut-être encore plus belle et

plus passionnée, que fait Hermione à Oreste, lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de Pyrrhus qu'elle aime, elle apprend malheureusement qu'elle est obéie; elle s'écrie alors :

Pourquoi l'assassiner, qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?

Je citerai encore ici ce que dit César quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de Pompée :

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés; mais je m'en rapporte à vous, Monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes, qui étoient si passionnés pour la liberté, et qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendroient à parler dignement de la liberté même dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment

que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du temps du cardinal de Richelieu; c'étoit son goût, ainsi que celui des Espagnols; il aimoit qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie; c'est ainsi qu'il travailloit lui-même, quand il vouloit se délasser du poids du ministère. Le Venceslas de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes et de mauvaises qualités; un père tendre et foible, et il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le Cid et Héraclius, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints : il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé Héraclius, un capitaine espagnol qui eut le nom de Cid; mais presque aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans Zaïre et dans Alzire, si j'ose en parler, et je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le P. Brumoy a pu dire, dans son Théâtre des Grecs, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas. « Je crois en trou-
» ver une raison, dit-il, dans la nature de l'es-
» prit humain : il n'y a que la vraisemblance

» dont il puisse être touché. Or il n'est pas vrai-
» semblable que des faits aussi grands que ceux
» de la tragédie soient absolument inconnus; si
» donc le poete invente tout le sujet, jusques
» aux noms, le spectateur se révolte, tout lui
» paroît incroyable; et la pièce manque son effet,
» faute de vraisemblance. »

Premièrement, il est faux que les Grecs se soient interdit cette espèce de tragédie. Aristote dit expressément qu'Agathon s'étoit rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il est faux que ces sujets ne réussissent point; l'expérience du contraire dépose contre le P. Brumoy. En troisième lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, est encore très-fausse; c'est assurément ne pas connoître le cœur humain, que de penser qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un sujet de pure invention, et un sujet vrai mais ignoré, sont absolument la même chose pour les spectateurs; et comme notre scène embrasse des sujets de tous les temps et de tous les pays, il faudroit qu'un spectateur allât consulter tous les livres avant qu'il sût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique. Il ne prend pas assurément cette peine; il se laisse attendrir quand la pièce est touchante, et il ne s'avise pas de dire, en voyant Polyeucte : Je n'ai jamais entendu parler de Sévère et de Pauline; ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le P. Brumoy devoit seulement remarquer que les pièces de ce

genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de Phèdre étoit déjà dans Euripide; sa déclaration d'amour, dans Sénèque le tragique; toute la scène d'Auguste et de Cinna, dans Sénèque le philosophe; mais il falloit tirer Sévère et Pauline de son propre fonds. Au reste, si le P. Brumoy s'est trompé dans cet endroit et dans quelques autres, son livre est d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons; et je ne combats son erreur qu'en estimant son travail et son goût.

Je reviens, et je dis que ce seroit manquer d'ame et de jugement, que de ne pas avouer combien la scène française est au-dessus de la scène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés du détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on seroit bien partial et bien injuste de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque partout affoibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalousie et une rupture, et dénoué par un mariage : c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie où des princes sont acteurs, et dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étoient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique: ils ont par là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étoient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne seroit bientôt parmi nous qu'une suite de conversations galantes froidement récitées; aussi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étoient connus que sous le nom de l'amoureux et de l'amoureuse. Si un étranger avoit demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Œdipe et dans Electre ? on n'auroit pas même compris le sens d'une telle demande. La scène française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour est une passion furieuse et terrible, et vraiment digne du théâtre, et par d'autres où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il est profondément attendri de

la douloureuse situation d'une mère prête de perdre son fils, c'est donc assurément par condescendance pour son ami que Despréaux disoit:

. . . . . De l'amour la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble : les morceaux les plus frappans d'Iphigénie sont ceux où Clytemnestre défend sa fille, et non pas ceux où Achille défend son amante.

On a voulu donner dans Sémiramis un spectacle encore plus pathétique que dans Mérope; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il seroit triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent sur notre théâtre à toute action grande et pathétique, est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs : cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de Sémiramis. La principale actrice de Londres, qui étoit présente à ce spectacle, ne revenoit point de son étonnement; elle ne pouvoit concevoir comment il y avoit des hommes assez ennemis de leurs plaisirs pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de Sémiramis, et il pourroit aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre, un inconvénient tel que celui-là seul, a suffi pour

priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'on auroit sans doute hasardés, si on avoit eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne puis assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente, et de la nation qui en fait ses délices. Cinna, Athalie, méritoient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, et dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre et contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils sont gênés et pressés indécemment, et où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres, comme dans une sédition populaire. On représente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin surtout de l'intelligence et du bon goût qui règnent en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie! Il est honteux de laisser subsister encore ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente et si polie. La dixième partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magnifiques qu'inutiles et peu durables, suffiroit pour élever

élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche et peuplé, et pour l'égaler un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'étoit un des projets de l'immortel Colbert. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts et pour ma patrie, et que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très-vaste ; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage, vu par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages, selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir et entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs? De là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations; toute action théâtrale est souvent manquée et ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, et parce qu'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais cor-

rigé qu'à la dernière extrémité. Au reste, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un événement nécessaire à la pièce, et non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux, de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poète, et qui amusent les yeux, quand on ne sait pas parler aux oreilles et à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on représentoit le couronnement du roi d'Angleterre dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pièces entroit à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : « Ah ! le bel » opéra que nous avons eu ! on y voyoit passer au » galop plus de deux cents gardes ». Ces gens-là ne savoient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui, ayant rarement de bons ouvrages à représenter, donne sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'Horace, l'homme de l'antiquité qui avoit le plus de goût, a condamné ces sottises qui leurrent le peuple.

Esseda festinant, pilenta, petorita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus...
Spectaret populum ludis attentiùs ipsis.

## TROISIÈME PARTIE.

### *De Sémiramis.*

Par tout ce que je viens d'avoir l'honneur de

vous dire, Monseigneur, vous voyez que c'étoit une entreprise assez hardie de représenter Sémiramis assemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer son mariage; l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, et pour venger sa mort; Sémiramis entrant dans ce mausolée, et en sortant expirante, et percée de la main de son fils. Il étoit à craindre que ce spectacle ne révoltât: et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on proposoit des prix pour ceux qui inventeroient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible et tragique, on n'a pu y réussir; on disoit et on écrivoit de tous côtés que l'on ne croit plus aux revenans, et que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité? Quoi! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la providence, et il seroit ridicule de les renouveler?

Les Romains philosophes ne croyoient pas aux revenans du temps des empereurs; et cependant le jeune Pompée évoque une ombre dans la Pharsale. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans; cependant ils

voient tous les jours avec plaisir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paroît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de Ninus. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'Hamlet; c'est une pièce grossière et barbare, qui ne seroit pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. Hamlet y devient fou au second acte, et sa maîtresse devient folle au troisième; le prince tue le père de sa maîtresse, feignant de tuer un rat, et l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince Hamlet répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. Hamlet, sa mère et son beau-père boivent ensemble sur le théâtre: on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croiroit que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossières qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plue à rassembler dans la tête de Shakespeare ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'Hamlet est un des coups de théâtre les plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture que n'en fait naître l'apparition de Darius dans la tragédie d'Eschyle, intitulée les Perses. Pourquoi ? parce que Darius, dans Eschyle, ne paroît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que, dans Shakespeare, l'ombre du père d'Hamlet vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets : elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible qui est le maître de la nature. Les hommes qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement; c'est une consolation pour le foible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à Sémiramis le pontife de Ba-

bylone, et ce que le successeur de Samuel auroit pu dire à Saül quand l'ombre de Samuel vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant, et j'ose affirmer que, lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire désirer même par les spectateurs, il se place alors au rang des choses naturelles.

On sait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

*Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus....*

Je ne voudrois pas assurément, à l'imitation d'Euripide, faire descendre Diane à la fin de la tragédie de Phèdre, ni Minerve dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrois pas, comme Shakespeare, faire apparoître à Brutus son mauvais génie. Je voudrois que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue et de la terreur : et je voudrois surtout que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique: si le nœud d'un poème tragique est tellement embrouillé qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige, le spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis, et la foiblesse de la ressource: il ne voit qu'un écrivain qui se tire maladroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion, plus d'intérêt.

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes que Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires; je suppose que sa pièce fût conduite avec un tel art, que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince assassiné qui demande vengeance, sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée : je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, feroit un très-grand effet en toute langue, en tout temps et en tout pays.

Tel est à peu près l'artifice de la tragédie de Sémiramis (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner). On voit dès la première scène que tout doit se faire par le ministère céleste; tout roule d'acte en acte sur cette idée. C'est un dieu vengeur qui inspire à Sémiramis des remords, qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de Ninus même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; et c'est de là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avoient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi Sophocle finit son OEdipe en disant qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant sa mort. Ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers:

. . . . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!

maxime bien autrement importante que celle de

Sophocle. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, et d'une punition plus rare encore? J'avoue que la catastrophe de Sémiramis n'arrivera pas souvent; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la pièce :

. . . . . . . . . Apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers; c'est par là que les sujets tragiques les plus au-dessus des fortunes communes ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrois surtout appliquer à la tragédie de Sémiramis la morale par laquelle Euripide finit son Alceste, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : « Que les dieux emploient » des moyens étonnans pour exécuter leurs éter- » nels décrets ! Que les grands événemens qu'ils » ménagent surpassent les idées des mortels ! »

Enfin, Monseigneur, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, et même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu; et la seule différence qui soit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action; c'est qu'elle y est intéressante, et qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre et pour bénir le ciel, et qui, par cette raison, fut

appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré sur des choses qui n'avoient pas peut-être été encore tout à fait éclaircies, et qui le seroient si votre Eminence daignoit me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connoissance.

## PERSONNAGES.

SÉMIRAMIS, reine de Babylone.
ARZACE ou NINIAS, fils de Sémiramis.
AZÉMA, princesse du sang de Bélus.
ASSUR, prince du sang de Bélus.
OROÈS, grand-prêtre.
OTANE, ministre attaché à Sémiramis.
MITRANE, ami d'Arzace.
CÉDAR, attaché à Assur.
L'OMBRE de Ninus.
GARDES.
MAGES.
ESCLAVES.
SUITE.

La scène est à Babylone.

# SÉMIRAMIS,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.)

### SCÈNE I.

(*Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*)

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!
Quel art a pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes;
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus;
Ce vaste mausolée où repose Ninus?

Eternels monumens, moins admirables qu'elle!
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés:
Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

MITRANE.

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis, à ses douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée:
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au silence, à la mort consacrés;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,
Où de Ninus mon maître on conserve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche:
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE.

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous: ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébroit vos conquêtes;
Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus;
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paroître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître;
Ce pur sang de Bélus et de nos souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains:
Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux;
Un seul de ses regards adouciroit les dieux;
Azéma d'un malheur ne peut être la cause.
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose:
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame si fière,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.

Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'Empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les foibles humains quelles hautes leçons!
Que partout le bonheur est mêlé d'amertume!
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auroient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné!

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'étoit cher, et sa perte m'accable:
Hélas! Ninus l'aimoit; il lui donna son fils;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.
Un même jour ravit et le fils et le père;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces;
Et, placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.

Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connoître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire ;
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.
Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendoit en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connoître ;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche ; obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadème.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

## SCÈNE II.

### ARZACE.

Eh! quelle est donc sur moi la volonté des dieux?
Que me réservent-ils? et d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire,
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas?
Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre?

( *On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau, où l'on suppose qu'ils sont entendus.* )

Du fond de cette tombe un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé, mon ame est interdite.
Séjour sombre et sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissante des dieux, que voulez-vous de moi?

## SCÈNE III.

ARZACE, LE GRAND MAGE OROÈS, SUITE DE MAGES, MITRANE.

MITRANE, *au mage Oroès.*

Oui, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,

Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROÈS.

Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'est chère :
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils?

ARZACE.

Les voici.

(*Les esclaves donnent le coffre aux mages, qui le posent sur un autel.*)

OROÈS, *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse, avec des sanglots, ces tristes monumens
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes sermens!
Que l'on nous laisse seuls ; allez : et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane.

(*Les mages se retirent.*)

Voici ce même sceau dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois :
Je la vois cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné :
A venger son trépas ce fer est destiné,

Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROÈS.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

OROÈS.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROÈS.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre.
Mais de qui?

OROÈS.

Les cruels dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leurs trahisons caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux:
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux;
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah! si ma foible main pouvoit punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère?

OROÈS.

Non : le ciel le défend; un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice:
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
Je n'en puis dire plus; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts
Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.
Il y va de sa gloire et du sort de l'Asie;
Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez;
Que ces chers monumens sous l'autel soient cachés.

(*La grande porte du palais s'ouvre et se remplit de gardes. Assur paroît avec sa suite d'un autre coté.*)

Déjà le palais s'ouvre; on entre chez la reine;
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
A qui, dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE.

Quoi, Seigneur!

OROÈS.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
Je pourrai vous parler en présence des dieux.
Redoutez-les, Arzace, ils ont sur vous les yeux.

## SCÈNE IV.

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui;* ASSUR *vers un des côtés, avec* CÉDAR *et sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle cour! et qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance;
Sa fière autorité veut de la déférence:
La reine le ménage, on craint de l'offenser;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je? Arzace à Babylone!
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

ASSUR.

Approchez: quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux?

Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène?

ARZACE.

Mes services, Seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi! la reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorois, Seigneur, et j'aurois pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadême.
Pardonnez: un soldat est mauvais courtisan,
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, et non pas la connoître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux vous l'apprendront peut-être;
Mais ici par moi seul au pied du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux:
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire:
Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connoissez pas à qui vous insultez.
Qui, vous! associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis :
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire;
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
Qui servit et la reine, et vous-même, et l'Etat.
Je vous parois hardi; mon feu peut vous déplaire :
Mais vous me paroissez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être; et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

## SCÈNE V.

SÉMIRAMIS *paroît dans le fond, appuyée sur ses femmes;* OTANE, *son confident, va au-devant d'Assur.* ARZACE, ASSUR, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux.
La reine en ce moment se cache à tous les yeux;
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons; et, sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

(*Sémiramis avance sur la scène.*)

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O reine, rappelez votre force première;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort! quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir?

(*Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)

Abîmes, fermez-vous; fantôme horrible, arrête:
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.



SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie:
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour!... Ah! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.
Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups;
Babylone et la terre avoient besoin de vous:
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissant à votre voix,
Ces hardis monumens que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, si leur justice emportoit la balance,
Si la mort de Ninus excitoit leur vengeance,

D'où

D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux?
Assur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étoient trop différens;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étois épouse, Otane, et je suis sans excuse;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avois cru que ces dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avoient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendoient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant: des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS.

Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagère
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère;

Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillois, je pensois au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassuroit : tu sais quel est mon cœur ;
Assur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice,
Et je déteste en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrois... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandois Arzace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer ;
Je m'occupois d'Arzace, et j'étois moins troublée.
Dans ces momens de paix qui m'avoient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain
Tout dégouttant de sang et le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir ? vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivoit dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce mage révéré que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,

De montrer une fois en présence du ciel
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Lybie,
Comme si, loin de nous, le dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas! par des présens?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

## SCÈNE VI.

### SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons; cachons surtout au reste de l'empire
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

### ARZACE, AZÉMA.

AZÉMA.

Arzace, écoutez-moi, cet empire indomté
Vous doit son nouveau lustre, et moi ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites
S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en est la récompense:
Je ne serai qu'à vous. Mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop simple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'à votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincère impunément,
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur, vous devez le connoître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal;
Il est inexorable... il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui? lui!

AZÉMA.

Ce cœur sombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, et tyran tour à tour,
S'est-il flatté de plaire, et connoît-il l'amour?
Des rois assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône où je suis attendue,
Il pense, en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi, si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avoit donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis
Voyoit encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnoit son cœur avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verroit préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, et ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asiles;
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour,
Est pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi que cet amour outrage
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, et j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.

La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité qu'Assur avoit d'orgueil;
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendois flatter de cette auguste voix
Dont tant de souverains ont adoré les lois;
Je la voyois franchir cet immense intervalle
Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale:
Que j'en étois touché! qu'elle étoit à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux!

AZÉMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allois, plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, et que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, et s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle; et je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, et paroisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZÉMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé quelques jours
Des soins de son empire abandonner le cours;
Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la foiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain;
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage:
Ils se craignent l'un l'autre; et, tout prêt d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée;
La rougeur de son front trahissoit sa pensée;
Son cœur paroissoit plein d'un long ressentiment:
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, et parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA.

Ma voix secondera vos vœux et votre espoir;
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envierai peu les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paroît.

ARZACE.

Qui? ce traître? à sa vue
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

## SCÈNE II.

### ARZACE, AZÉMA, ASSUR, CÉDAR.

ASSUR, *à Cédar.*

Va, dis-je, et vois enfin si les temps sont venus
De lui porter des coups trop long-temps retenus.
( *Cédar sort.* )
Quoi! je le vois encore! il brave encor ma haine!

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir : mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres?
Et que de Ninias épouse en son berceau...

ARZACE.

Je sais que Ninias, Seigneur, est au tombeau,
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste:
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien! apprenez donc le reste.
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône et moi je ne vois qu'un degré;
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie,
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osoient offenser.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,
Et je m'en souviendrois, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse;
Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnoître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être:
J'aime; et j'ajouterois, Seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osois, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puissance;
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance:
Mais il vous trompe au moins dans un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

## SCÈNE III.

### AZÉMA, ASSUR.

ASSUR.

Madame, son audace est trop long-temps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous
Sur un sujet plus noble et plus digne de nous?

AZÉMA.

En est-il ? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Asie entière
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière:
Les foibles intérêts doivent peu nous frapper;
L'univers nous appelle, et va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême:
Cet astre si brillant, si long-temps respecté,
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.
On le voit, on murmure, et déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez, vous connoissez mes droits:
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible
Se fasse une vertu de paroître insensible;
Mais pour vous et pour moi j'aurois trop à rougir
Si le sort de l'Etat dépendoit d'un soupir:
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens, et nous les trahissons,
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je puis vous étonner; cet austère langage
Effarouche aisément les grâces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.
Long-temps, foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations ou des lois, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.

De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage,
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre, et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZÉMA.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai surtout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connois nos aïeux; mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice.
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras:
J'ignore son offense, et je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.

Elle règne, en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez;
Je ne connois ici que son pouvoir suprême:
Ma gloire est d'obéir, obéissez de même.

## SCÈNE IV.

### ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

Obéir! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivoient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie;
Et quiconque Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisans! honte toujours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle!
Quoi! j'aurois fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,

Pour languir, dans l'éclat d'une illustre disgrâce,
Près du trône du monde à la seconde place!
La reine se bornoit à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups:
Ninias, en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirois m'entr'ouvroit la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
J'avois cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
L'attention, le temps, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame, inflexible et profonde:
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ses mains assurées
De l'Etat chancelant les rênes égarées,
Appaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits:
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'imposa son courage;
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

CÉDAR.

Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle;
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.

Un vain remords la trouble; et sa crédulité
A depuis quelque temps en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens et ses vœux fatiguent les autels;
Elle devient semblable au reste des mortels :
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa foiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone au moins j'ai fait parler la voix :
Sémiramis enfin va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine;
Oser me refuser, soulève ses Etats;
Et de tous les côtés le piége est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier?
De vous et d'Azéma l'union désirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, sans doute il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.

Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux,
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence.
Nous verrons si l'ingrate avec impunité
Ose pousser à bout un complice irrité.

(*Il veut sortir.*)

## SCÈNE V.

### ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

Seigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

## SCÈNE VI.

### ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

Eh! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux,
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux.
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,

Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

## SCÈNE VII.

### SÉMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-temps devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, et peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
Partout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivois enivrée:
Tranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux dans mon bonheur j'oubliai la justice;
Elle parle, je cède: et ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir son outrage.
Qui pourroit obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux?

SÉMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,

Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR.

Je vous avouerai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on après quinze ans ses mânes en colère?
Ils se seroient vengés, s'ils avoient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inouï qui paroît en ce jour,
Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt plus noble et plus solide
Eclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix,
Et le peuple et les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'étoit fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,

Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressoit de donner des souverains au monde :
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honueur, je le sais n'appartenoit qu'à vous;
Vous deviez l'espérer : mais vous pûtes connoître
Combien Sémiramis craignoit d'avoir un maître.
Je vous fis, sans former un lien si fatal,
Le second de la terre, et non pas mon égal.
C'étoit assez, Seigneur; et j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang auroit pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin ; j'obéis à sa voix :
Ecoutez son oracle, et recevez mes lois.
« Babylone doit prendre une face nouvelle,
» Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
» Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
» Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau. »
C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connois vos desseins et votre politique,
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti,
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous et d'Azéma mon successeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits et les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens :
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnoissez encor Sémiramis,
Si je puis soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.

Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine en prenant un époux.
Assemblez seulement les princes et les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages.
Le don de mon empire et de ma liberté
Est l'acte le plus grand de mon autorité;
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence;
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer,
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer,
Croyez-moi; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parois timide et foible; désormais
Connoissez la foiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême;
Elle convient aux rois, et surtout à vous-même:
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre, et les servir.

## SCÈNE VIII.

### ASSUR.

Quels discours étonnans! quels projets, quel langage!
Est-ce crainte, artifice, ou foiblesse, ou courage?
Prétend-elle, en cédant, raffermir ses destins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pu mes soins et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,

Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute,
Un oracle d'Egypte, un songe l'exécute!
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de foibles ressorts font d'illustres destins!
Doutons encor de tout; voyons encor la reine.
Sa résolution me paroît trop soudaine;
Trop de soins à mes yeux paroissent l'occuper:
Et qui change aisément est foible, ou veut tromper.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

( Le théâtre représente un cabinet du palais. )

## SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Otane, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendoient en effet une main salutaire,
Qu'ils ne m'épouvantoient que pour se désarmer?
Ils ont ouvert l'abîme et l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils mont donné ma grâce;
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace,
Ils veulent mon hymen; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devois régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace, lui?

SÉMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeois la Perse et subjuguois l'Asie,
Ce héros (sous son père il combattoit alors),
Ce héros, entouré de captifs et de morts,

M'offrit en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.
A son premier aspect tout mon cœur étonné
Par un pouvoir secret se sentit entraîné;
Je n'en pus affoiblir le charme inconcevable,
Le reste des mortels me sembla méprisable.
Assur, qui m'observoit, ne fut que trop jaloux;
Dès-lors le nom d'Arzace aigrissoit son courroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur
Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui, n'écoutant jamais de foibles sentimens,
Veut des rois pour sujets et non pas pour amans.
Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissoit votre empire suprême:
Et vos yeux sur la terre exerçoient leur pouvoir,
Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connoissez-vous les charmes?
Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes
Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

SÉMIRAMIS.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur;

Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des foiblesses;
De connoître l'amour et ses fatales lois?
Otane, que veux-tu? je fus mère autrefois;
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen que les dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins qui venoient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour et m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.
Le repos m'échappoit; je sens que je le trouve:
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve;
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
Et de tous mes travaux, et du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste!
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avois abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré!

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage;
Car enfin il se flatte, et la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet:

A son ambition, pour moi toujours suspecte,
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.
Je régnois seule alors : et si ma foible main
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront désormais sa brigue et son audace
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus, content de mes remords
Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
Sa grande ombre en effet, déjà trop offensée,
Contre Sémiramis seroit trop courroucée;
Elle verroit donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler;
Pour entendre mes lois je l'ai fait appeler;
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achevera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

## SCÈNE II.

### SÉMIRAMIS, OROÈS.

SÉMIRAMIS.

De Zoroastre auguste successeur,
Je vais nommer un roi; vous, couronnez sa tête:
Tout est-il préparé pour cette auguste fête?

OROÈS.

OROÈS.

Les mages et les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir et j'obéis aux rois :
Le soin de les juger n'est point notre partage ;
C'est celui des dieux seuls.

SÉMIRAMIS.

A ce sombre langage
On diroit qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROÈS.

Je ne les connois pas: puissent-ils être heureux!

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seroient-ils funestes ?
Une ombre, un dieu peut-être, à mes yeux s'est montré;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

OROÈS.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois
Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS.

Il se fera, Madame.

SÉMIRAMIS.

Eternelle justice,

Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.
( *A Oroès qui s'éloignoit.* )
Revenez.

OROÈS, *revenant.*

Je croyois ma présence importune.

SÉMIRAMIS.

Répondez : ce matin au pied de vos autels
Arzace a présenté des dons aux immortels?

OROÈS.

Oui, ces dons leur sont chers, Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui?

OROÈS.

Arzace de l'empire est le plus digne appui;
Les dieux l'ont amené; sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage :
L'espérance et la paix reviennent me calmer.
Allez; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste
Attire de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet Etat les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle!
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

## SCÈNE III.

### SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner par le don d'un empire!
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire:
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés!
Quand j'aurai dit un mot la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde!
Je l'épouse, et pour dot je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure et je puis la goûter.

## SCÈNE IV.

### SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE, UN OFFICIER DU PALAIS.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grâce.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace?
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'appaise et dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés, et vous, dieux de l'empire,
Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée!

## SCÈNE V.

### SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

O REINE, à vous servir ma vie est consacrée :
Je vous devois mon sang ; et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avoit joui de quelque renommée,
Mes yeux l'ont vu mourir commandant votre armée :
Il a laissé, Madame, à son malheureux fils
Des exemples frappans, peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
Des services d'un père et de sa foible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos sacrés genoux
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint, même en vous servant, de vous faire une offense.

SÉMIRAMIS.

Vous, m'offenser? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes:
Je dois dans le silence, et le front prosterné,
Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête;
Le peuple nomme Assur, il est de votre sang;
Puisse-t-il mériter et ce nom et son rang!

Mais enfin je me sens l'ame trop élevée
Pour adorer ici la main que j'ai bravée;
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SÉMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir! vous, me quitter!
Vous pourriez craindre Assur?

ARZACE.

Non; ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes désirs orgueilleux;
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Espérez tout; je vous ferai connoître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Eh bien! je l'avouerai, mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verroient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée?
Pardonnez à l'excès de ma présomption;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition?
Jadis à Ninias Azéma fut unie;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SÉMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentimens ; votre ame peu commune
Chérit Sémiramis , et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés ;
Je vous en fais l'arbitre, et vous les soutiendrez.
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZÉMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SÉMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, Madame:
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère,
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.

( *A Arzace.* )

Que l'appui de l'Etat se range auprès du trône.

## SCÈNE VI.

( *Le cabinet où étoit Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le* GRAND-PRÊTRE *entre avec les mages. Il se place debout entre* ASSUR *et* ARZACE. LA REINE *est au milieu avec* AZÉMA *et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.* )

OROÈS.

PRINCES, mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos dieux vous seront révélés:
Ils veillent sur l'empire; et voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avoient destinée.
Quel que soit le monarque et quel que soit l'époux
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,
Des souhaits pour leur gloire, et surtout pour l'Etat.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres!

AZÉMA.

Pontife, et vous, Seigneurs, on va nommer un roi:
Ce grand choix, quel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, et je le suis encore;
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore,

Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure; et ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître avec le même zèle
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROÈS.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il suffit; prenez place; et vous peuple, écoutez.
(*Elle s'assied sur le trône. Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace, prennent leurs places; elle continue :*)
Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinoit au fuseau sous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,

Pour obéir aux dieux dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils; puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires:
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignoroit encore.
Tout ce qu'il entreprit je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre:
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.
(*Elle descend du trône, et tout le monde se lève.*)

AZÉMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE, *à Azéma.*

Ah! croyez....

OROÈS.

Juste ciel! écartez ces horreurs!

SÉMIRAMIS, *avançant sur la scène et s'adressant aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses;
Ninus et Ninias vous sont rendus en lui.

( *Le tonnerre gronde, et le tombeau paroît s'ébranler.* )

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

OROÈS.

Dieux! soyez notre appui.

SÉMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur, ou haine?
Grâce, dieux tout-puissans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'est ouverte : il paroît... Ciel!... je meurs...

( *L'ombre de Ninus sort de son tombeau.* )

ASSUR.

L'ombre de Ninus même! ô dieux! est-il possible?

ARZACE.

Eh bien! qu'ordonnes-tu? parle-nous, dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre? ou veux-tu pardonner?
C'est ton sceptre et ton lit que je viens de donner;
Juge si ce héros est digne de ta place.
Prononce; j'y consens.

L'OMBRE, *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace;
Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.
Sers et mon fils et moi; souviens-toi de ton père :
Ecoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève; que veux-tu que ma main sacrifie?
( *L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.* )
Il s'éloigne, il nous fuit!

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets...

L'OMBRE, *à la porte du tombeau.*

Arrête, et respecte ma cendre;
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.
( *Le spectre rentre, et le mausolée se referme.* )

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SÉMIRAMIS.

O peuples, suivez-moi;
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables;
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire et qui vous donne un roi;
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente le vestibule du temple.)

## SCÈNE I.

ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZÉMA.

Ah! parjure!
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève; rends Ninus à ton crime propice;
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop; mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'étoit point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étois si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avois tout fait pour vous;
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avoit porté sa vue.
Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardoient comme un dieu tutélaire
Qui de nos chastes feux protégeoit le mystère.
C'est avec cette ardeur, et ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine;
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne;
Apprenez tout mon sort.

AZÉMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez.
Que l'empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême....

AZÉMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival et mon maître....

AZÉMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paroître.

AZÉMA.

Ninias! juste ciel! Eh quoi! Sémiramis....

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

AZÉMA.

Ninias est vivant!

ARZACE.

C'est un secret encore
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZÉMA.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous; mais son fils est mon roi;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste!

AZÉMA.

L'amour parle, il suffit; que m'importe le reste?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant! Eh bien! qu'il reparoisse;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;
Que Ninias, mon roi, ton rival et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être:
Viens voir tout cet amour devant toi confondu;
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mère?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,

Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter;
Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connois ici de crime que le tien.
Je vois de tes desseins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs lois, sortir de sa retraite:
Le malheureux amour dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paroître entre les dieux et toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
(*Elle sort.*)

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah! cruelle! arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités!
Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires!....

## SCÈNE II.

ARZACE, OROÈS, *suivi des mages.*

OROÈS, *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux solitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands assauts il faut vous préparer.
(*Aux mages.*)
Apportez ce bandeau d'un roi que je révère;
Prenez ce fer sacré, cette lettre.
(*Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*)

ARZACE.

O mon père!
Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés?
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés!

OROÈS.

Le voile va tomber, mon fils; et voici l'heure
Où, dans sa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre! quelle offrande! et qu'est-ce qu'il désire?
Qui, moi! venger Ninus, et Ninias respire!
Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir.

OROÈS.

Son père a commandé; ne sachez qu'obéir.
Dans une heure, à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre.
(*Il donne le diadême et l'épée à Ninias.*)
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROÈS.

Ses mânes le commandent;
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux:
La victime y sera; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias;
Vous ne me dites point comment son père même
Me donneroit sa femme avec son diadême.

OROÈS.

Sa femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Eh bien! voici l'instant que je vous ai promis.
Connoissez vos destins et cette femme impie.

ARZACE.

Grands dieux!

OROÈS.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la reine!

OROÈS.

Assur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne;
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus après un si grand crime?

OROÈS.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler:
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayans secrets dont frémit la nature:
Elle vous parle ici; vous sentez son murmure;

Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies;
Il vient briser des nœuds tissus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils :
Il parle, il vous attend; Ninus est votre père;
Vous êtes Ninias; la reine est votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.
Moi, son fils? moi?

OROÈS.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,
Sûr qu'un poison mortel en terminoit le cours,
Et que le même crime attentoit sur vos jours,
Qu'il attaquoit en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Assur, comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mère, empoisonna le fils.
Il crut que de ses rois exterminant la race,
Le trône étoit ouvert à sa perfide audace;
Et lorsque le palais déploroit votre mort,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés;
De son fils qu'il perdit il vous donna la place;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace :

Il attendoit le jour d'un heureux changement.
Dieu, qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue,
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

ARZACE.

Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé?
Vous me rendez la mort dont vous m'avez sauvé.
Eh bien! Sémiramis!... oui, je reçus la vie
Dans le sein des grandeurs et de l'ignominie.
Ma mère... ô ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais si le traître Assur étoit seul criminel,
S'il se pouvoit...

OROÈS, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels mystères;
Le monument du crime est ici sous vos yeux:
Douterez-vous encore?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô dieux!
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
Donnez.

(*Il lit.*)

« Ninus mourant, au fidèle Phradate.
» Je meurs empoisonné; prenez soin de mon fils;
» Arrachez Ninias à des bras ennemis:
» Ma criminelle épouse... »

OROÈS.

En faut-il davantage?
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point; l'approche de la mort
Glaça sa foible main qui traçoit votre sort.

Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste.
Lisez : il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras;
De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime;
Je tremble sur le choix.

OROÈS.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez; dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire,
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, foible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

## SCÈNE III.

### ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Non, je ne reviens point de cet état horrible!
Sémiramis ma mère, ô ciel! est-il possible?

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnoître
Et l'époux de la reine, et mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche; elle vient sur mes pas:
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point; un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche;
Vous pâlissez d'effroi; tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô séjour des enfers!
Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

## SCÈNE IV.

### SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde:
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.

Je vois avec transport ce signe révéré,
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ;
Ce sacré diadème, assuré témoignage
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect:
Ninus veut une offrande, il en est plus propice;
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous; tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur! allons... il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infâme sang lavons son parricide;
Allons venger Ninus...

SÉMIRAMIS.

Qu'entends-je? juste ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
(*Revenant à lui.*)
Avoit... que l'insolent s'arme contre sa reine;
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père!

SÉMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent sur moi!
Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis et tendre
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?

Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du séjour ténébreux,
De la terreur en vous laissent encor la trace:
Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paroître
Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et son ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon secours, mon époux;
Cher prince...

ARZACE, *se détournant.*

C'en est trop: le crime m'environne...
Arrêtez.

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler!

ARZACE.

Sémiramis...

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler:
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels transports! quels discours! qui, moi, que je vous fuie!
Eclaircissez ce trouble insupportable, affreux,
Qui passe dans mon ame et fait deux malheureux.
Les traits du désespoir sont sur votre visage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et

Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel et les morts soulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce sacré diadême;
Ma bouche en frémissant prononce : Je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
Et par un sentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïssez-moi!

SÉMIRAMIS.

Cruel! non, tu ne le veux pas.
Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur et trempent de leurs larmes?
Contient-il les raisons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis... osez-vous?...

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire...

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père.

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne : apprends-moi mon sort.

ARZACE.

Cessez... à chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS.

N'importe; éclaircissez ce doute qui m'accable;
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez!

SÉMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéissez.

ARZACE.

Eh bien! que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime, grand dieu, réserve ta justice!
(*Sémiramis lit.*)
Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS, *à Otane.*

Qu'ai-je lu?
Soutiens-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas! tout est connu.

SÉMIRAMIS, *revenant à elle, après un long silence.*

Eh bien! ne tarde plus, remplis ta destinée;
Punis cette coupable et cette infortunée;
Etouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père;
Reconnois-moi, mon fils; frappe et punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère!

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux.*

Ah! je fus sans pitié; sois barbare à ton tour:
Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour:
Frappe. Mais quoi! tes pleurs se mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes....!
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale et si chère.

ARZACE.

Ah! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, et l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis;
Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçois, pour te venger, mon sceptre et ma couronne;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non; mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;
Crains ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,
Et cachez, comme moi, cet horrible mystère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

Songez qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste,
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disoient que le jour d'un nouvel hyménée
Finiroit les horreurs de votre destinée;
Mais ils ne disoient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils ! quel noir pressentiment!

SÉMIRAMIS.

La crainte suit le crime, et c'est son châtiment.
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe?
N'a-t-on rien attenté? sait-on quel est Arzace?

OTANE.

Non; ce secret terrible est de tous ignoré:
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
On l'ignore, on se tait. On attend ces momens
Où, fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, et d'une ame éperdue
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé
Rassemble les débris d'un parti dissipé:
Je ne sais quels projets il peut former encore.

SÉMIRAMIS.

Ah! c'est trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis:
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaisera l'éternelle justice,
En répandant du moins le sang de mon complice:
Qu'il meure; qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire;
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

## SCÈNE II.

### SÉMIRAMIS, AZÉMA.

AZÉMA.

Madame, pardonnez si, sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah! Princesse, parlez, que me demandez-vous?

AZÉMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZÉMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui mon époux? grands dieux!

AZÉMA.

Quoi! l'hymen qui vous lie.

SÉMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impie.
Arzace! il est... parlez; je frissonne; achevez:
Quels dangers?... hâtez-vous...

AZÉMA.

Madame, vous savez

Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

AZÉMA.

Ce demi-dieu que je redoute encore,
D'un secret sacrifice en doit être honoré
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, justes dieux!

AZÉMA.

Cet Assur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'est introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui? lui?

AZÉMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des souterrains secrets, où sa fureur habile
A tout événement se creusoit un asile,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main sacrilége, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel! qui vous l'a dit? comment? par quel détour?

AZÉMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,

Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur,
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté;
Il marche au sacrilége avec impunité.
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paroître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: et le bruit par ses soins se répand
Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien! chère Azéma, ce ciel parle par vous:
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis;
Défendez votre époux, je vais sauver mon fils.

AZÉMA.

Ciel!

SÉMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée;
Ils inspirent encore une mère éplorée:
Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.

( *Azéma passe dans le vestibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.* )

Ombre de mon époux, je vais venger ta cendre.

Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe alloit m'être permis :
J'obéirai; mes mains, qui guidoient des armées,
Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace désormais reconnoissez les lois :
Arzace est votre roi; vous n'avez plus de reine;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez.

( *Les gardes se rangent au fond de la scène.* )

Dieux tout-puissans, secondez mes projets.

( *Elle entre dans le tombeau.* )

## SCÈNE III.

AZÉMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditoit la reine? et quel dessein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige! ô destin que je ne conçois pas!
Moment cher et terrible! Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore?

## SCÈNE IV.

ARZACE, OU NINIAS, AZÉMA.

AZÉMA.

Ah! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connoître.
Je suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZÉMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

NINIAS.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

AZÉMA.

Non, Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

NINIAS.

Comment?

AZÉMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir? et qui peut m'effrayer?

AZÉMA.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier;
Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilége
Violé du tombeau le divin privilége:
Il vous attend.

NINIAS.

Grands dieux! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,

Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait, et mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués
Je vois que des enfers ces mânes évoqués
Sur le chemin du trône ont semé les miracles:
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZÉMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frém
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZÉMA.

Ils choisissent souvent une victime pure :
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS.

Puisqu'ils nous sont unis, ils combattent pour nous.
Ce sont eux qui parloient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouse, une mère;
Et, couvert à vos yeux du sang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

## SCÈNE V.

AZÉMA.

Dieux, veillez sur ses pas dans ce tombeau funeste.

Que voulez-vous ? quel sang doit aujourd'hui couler ?
Impénétrables dieux, vous me faites trembler.
Je crains Assur, je crains cette main sanguinaire ;
Il peut percer le fils sur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus est sorti,
Dans vos antres profonds que ce monstre englouti
Porte au sein des enfers la fureur qui le presse !
Cieux, tonnez ! cieux, lancez la foudre vengeresse !
O son père ! ô Ninus ! quoi ! tu n'as pas permis
Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils !
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres ?
Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y descendrai, j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel et font trembler la terre !
Je crains, j'espère... Il vient.

## SCÈNE VI.

NINIAS, *une épée sanglante à la main ;* AZÉMA.

NINIAS.

Ciel ! où suis-je ?

AZÉMA.

Ah ! Seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau mon père étoit mon guide ;
J'errois dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur et de saisissement ;

Il marchoit devant moi: j'ai reconnu la place
Que son ombre en courroux marquoit à mon audace
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui suffisoit à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler, tout coupable est timide
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animoit ma fureur,
Déjà je le traînois, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partoit cette foible lumière:
Mais, je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,
Les dieux qu'il invoquoit, et le repentir même
Qui sembloit le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu; la pitié, dont la voix,
Alors qu'on est vengé fait entendre ses lois;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur est pur, ô dieux! mes mains sont innocente
D'un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes.
Quoi! j'ai servi le ciel, et je sens des remords!

AZÉMA.

Vous avez satisfait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère,
Calmer à ses genoux ce trouble involontaire:
Et puisqu'Assur n'est plus...

## SCÈNE VII.

### NINIAS, AZÉMA, ASSUR.

( *Assur paroît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes de la reine.* )

AZÉMA.

Ciel ! Assur à mes yeux !

NINIAS.

Assur ?

AZÉMA.

Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

## SCÈNE VIII.

### NINIAS, AZÉMA, ASSUR *désarmé*, LE GRAND-PRÊTRE OROÈS, OTANE, MITRANE, LES MAGES ET LE PEUPLE.

OTANE.

Il n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître
Lorsque dans ce lieu saint il alloit pénétrer :
La reine l'ordonna ; je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? et quelle est la victime immolée ?

OROÈS.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.
( *En montrant Assur.* )
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur ;
( *En montrant Ninias.* )
Peuples, de votre roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer; je viens le reconnoître;
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias ?

OROÈS.

Lui-même: un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance?

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain:
Il ne méritoit pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.
(*Sémiramis paroît au pied du tombeau, mourante; un mage qui est à cette porte la relève.*)

ASSUR.

Va, mon plus grand supplice est de te voir mon roi;
(*Apercevant Sémiramis.*)
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi:
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel! a donc frappé ma rage?

AZÉMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROÈS, *se mettant entre le tombeau et Ninias.*

Sortez;
Venez purifier vos bras ensanglantés;

Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

OROÈS, *tandis qu'on le désarme.*

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

SÉMIRAMIS, *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils: un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilége, assassine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur! ô crimes inouis!
Ce sacrilége affreux, ce monstre est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée:
Je vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.

SÉMIRAMIS.

Hélas! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère alloit à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'étoit due.

NINIAS.

Ah! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteste ici les dieux qui conduisoient mon bras,
Ces dieux qui m'égaroient...

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas:
Je te pardonne tout, si, pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

( *Il se jette à genoux.* )

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie et qui sort de mon flanc.

Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étois plus criminelle :
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils! mon cher fils.
C'en est fait.

OROÈS.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

FIN DE SÉMIRAMIS.

# NANINE,

## OU

# LE PRÉJUGÉ VAINCU,

## COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

# PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuse, de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paroît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui auroit l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet que seroit-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce seroit seulement avilir le cothurne; ce seroit manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce seroit une espèce bâtarde, un monstre, né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs,

et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas, sans doute, l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres; c'est que, dans notre nation, la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur et la pitié devroient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce, dont nos théâtres retentissent; de sorte qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies, qui eurent de si prodigieux succès vers le temps

du cardinal de Richelieu, la Sophonisbe de Mairet, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée: on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule; c'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable; c'est qu'en effet le théâtre tragique avoit envahi tous les droits de l'autre: il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène une passion vive et touchante: il sentoit que la tragédie l'avoit prévenu.

Depuis la Sophonisbe de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avoit commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé:
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa

sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime étoit fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité, se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

. . . . . . . Un malheureux visage
*qui* D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse:

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond:

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

. . . . . . . . . . . . . . Aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime est sûre d'être aimée.

Que César

. . . Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre César malheureux; sur quoi sa confidente lui répond:

J'oserois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent la mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier.

familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi, croiroit-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont par le doux rap» port les ames sont assorties ? » Sophocle auroit-il débité de tels madrigaux ? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie ?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que Boileau trouvoit plus digne de la haute comédie de Térence que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourroit citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation ou de liaison et de passage au pa-

thétique; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent : et s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrois trop. — Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire...
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr. —
Car enfin il vous hait; son ame, ailleurs éprise,
N'a plus.... — Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le Misanthrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse, avec véhémence :

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
C'est une trahison, c'est une perfidie

Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens :
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du Misanthrope étoit dans ce goût, ce ne seroit plus une comédie; si Oreste et Hermione s'exprimoient toujours comme on vient de le voir, ce ne seroit plus une tragédie; mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière; l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquoit de comique, si elle n'étoit que larmoyante, c'est alors qu'elle seroit un genre très-vicieux et très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaîté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait.

Homère représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de Vulcain, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes.

On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : « Monsieur, demandez-moi toute » autre chose, mais pour la vie, il n'y a pas » moyen. » Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans! Ne s'attendrit-on pas avec Alcmène? Ne rit-on pas avec Sosie? Quel misérable et vain travail de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payoient pas de raison, et aimoient mieux des vers, on leur citeroit ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;

Non moins touchant, et plus humain,
Il anime la comédie :
Il affadit dans l'élégie,
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

## PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du comte.

PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domestiques.
MARIN, }

La scène est dans le château du comte d'Olban.

# NANINE,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etoit si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons ensemble:
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt, parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur,
Et je sais trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisoit pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote: bon!

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide! ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous!
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux!
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi, pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étois à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérois avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;

L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez?
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas : oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute, et, pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,

Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot; et pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit. Traître! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez!

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!

Si je l'aimois, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierois ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans des blasons, je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,

Seroit chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux auroit la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigeroit un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut: il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage....

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, et d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode et mon guide.

Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah! juste ciel! que faut-il que je fasse?

## SCÈNE II.

### LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur...

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrois me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Ehbien?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout à fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois: Cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant.
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisoit ce bouquet; et sa vue
Etoit troublée; elle étoit toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en... Quoi! j'aurois su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, Madame.

## SCÈNE III.

### LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah! quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre,
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serois aise;

Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrois vous unir :
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! est-il possible !

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi ! cet enfant là.

## SCÈNE IV.

### LA BARONNE.

Vit-on jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure,
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le comte Olban, rival d'un jardinier !
(*A un laquais.*)
Holà ! quelqu'un ! qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.

Où pourroit-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur?
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerois s'il se respectoit moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici: je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

## SCÈNE V.

### LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit: J'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre

Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisois.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant:
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux: mais ce sont des chimères:

Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,
Que si j'avois ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avoit gâté mon ame,
Je vous devrois ma guérison, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit!
( *Avec dépit.* )
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien! voyez si vous les méritez.

Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très-digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable;
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain;
Mais votre audace est trop prématurée;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire?

Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
J'y bénirai mon maître, et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? et que viens-je d'ouïr?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*

Lève-toi;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien! je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.

Ah! quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non; c'est ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me seroit funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste:
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrois bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute: il faut te rendre

Vers

Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

## SCÈNE VI.

NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attireroit trop de calamités,
Dans sa maison mettroit un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

## SCÈNE VII.

### LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOLA! quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vîte.

(*Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.*)

Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignois son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice :
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu:
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée;
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve.... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort étoit trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non, désormais soyez de la famille :
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenoit une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs.... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous falloit plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.

(*Se levant.*)

Ah! Monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferois-je, et que verrois-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, ç'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure:
Elle vous traita mal; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurois dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

## SCÈNE VIII.

### LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh! que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne le veux savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez.... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut.... O ciel, c'en est donc fait!
(*Elle sort.*)

## SCÈNE IX.

### LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleuroit. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé!

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas.
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh! non,

C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une foiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage.
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerois plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute,
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume? Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et le désir du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

LE COMTE, MARIN.

LE COMTE.

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir:
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon! Marin!

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vîte; il fait jour; le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne, et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris:
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

## SCÈNE II.

### LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh! mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui.... mais.... au point du jour
Qui peut venir?.... C'est ma mère, peut-être.
Germon....

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne,
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais, quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère :
N'importe : allons. Quand je devrois.... mais non :
On verroit trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

( *Germon sort.* )

Ah! juste ciel!
On l'enlevoit. Quel jour! quel coup mortel!

Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y pense.

## SCÈNE III.

### LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi!
Ah! répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Le seul éclat que leur prêtoient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame....

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce seroit vous? qu'entends-je? ah! malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle vouloit, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle! à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avoient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah! Nanine! et de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse:
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.

J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentimens! et quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer! ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu:
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous:
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme; il est fort à son aise:
Je vous réponds qu'il a des sentimens:
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monsieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnoissant :
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriroient à mes vœux,
Egalement me déplairoient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien! Nanine,
Connoissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez; il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
(*A part.*)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(*A Nanine.*)
Ah! parlez-moi : disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?.... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.

J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en seroit indigne désormais
S'il acceptoit le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout à l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurois-je fui,
Craindrois-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné...

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

## SCÈNE IV.

NANINE.

Ciel! est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe:
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,

Lui, que j'avois tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrois... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non... Mon état ne sauroit se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma foiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons, il faut écrire ;
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise ! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*Elle se met à écrire.*)

## SCÈNE V.

### NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignone.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bonjour.

BLAISE.

Bonjour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disois...

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien ; devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrois :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vîte, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrois-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connois pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet :
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait ;
Pars, et sois sûr de ma reconnoissance.

BLAISE.

J'irois pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant ;
La bourse est pleine : ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée ;
Ecoute : Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

## SCÈNE VI.

### LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'ou diable vient cet argent ? quel message!
Il nous auroit aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

( *Il met l'argent et le paquet dans sa poche ; il rencontre la baronne et la heurte.* )

LA BARONNE.

Eh! le butor!... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderoit.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourroit

Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Ho! ho!

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha! ha!

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(*Elle décachette la lettre.*)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha! ha! ha! ha! qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

## SCÈNE VII.

### LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que bon bonheur :
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.

» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir :
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah! ah! rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? fort bien, friponne,
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritoit bien ce tour.
Je m'en doutois que le cœur de Nanine
Etoit plus bas que sa basse origine.

## SCÈNE VIII.

### LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connoissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet là vous le fera connoître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison:
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connoîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
( *Tandis que le comte lit.* )
Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut sa bile...
Eh bien! Monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritoit bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connois, il est né violent;
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

## SCÈNE IX.

### LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurois pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*Il sort.*)

## SCÈNE X.

### LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire: enfin nous l'emportons;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah! çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:

Chacun s'égare ; et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame ; il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendois ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

## SCÈNE XI.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LE COMTE, *à sa mère.*

Madame, j'aurois dû...

( *A part.* ) ( *A sa mère.* )

Philippe Hombert !... Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...

( *A part.* )

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avoit dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée:
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrois ici vous parler seule.

( *Faisant une petite révérence à la baronne.* )

Bonjour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! la vieille bégueule!

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire.

*( Elle sort. )*

## SCÈNE XII.

### LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien ! monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde :
D'y plus souper désormais dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputoit la moitié de la terre :
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disoit vrai : c'étoit un homme, lui :
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.

Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'auroit cru? ce trait me désespère.
Eh bien! Germon?

## SCÈNE XIII.

### LE COMTE, LA MARQUISE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devoit, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne.... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse.... Infidèle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi! mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! Madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine! Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantoit tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Seroit fort mal; et j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliois de dire qu'à l'instant
Un vieux bon-homme à vos gens se présente :
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne sauroit communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme étoit aigre comme verjus;
Mais entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent :
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires :

Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'étoit....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez.... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage ?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au soir....
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien mal avisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'auroit eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;

Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai.... rien.... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout à l'heure
Je quitterois pour vous cette demeure;
J'irois partout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir;
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudroit l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre.... Ah! Germon!
Je suis chassée.... et par qui!

GERMON.

Le démon

A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons.... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!.... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux.... Adieu....
(*Elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature!
Elle paroît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

## SCÈNE II.

### LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien! Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnoit-il la main?

GERMON.

Qui! quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne alloit dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... Garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

( *Il fait quelques pas.* )

LE COMTE.

Germon,
A son départ tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle étoit abattue?
Elle pleuroit?

GERMON.

Elle faisoit bien mieux,
Ses pleurs couloient à peine de ses yeux;
Elle vouloit ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître!
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oubliera tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va.... mais surtout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot. Qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venoit suivre ses pas,

De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connoître;
Mais le premier que je verrai paroître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(*Il fait un pas et revient.*)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutois qu'elle avoit quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

## SCÈNE III.

### LE COMTE.

Hélas! il a raison;
Il prononçoit ma condamnation;

Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne est ma femme :
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

## SCÈNE IV.

### LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez Madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez; et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;

Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean-Roch Souci; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Auroit-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connois; on tente, on est tenté:
Le cœur a bien de la fragilité;
Les filles sont toujours un peu coquettes:
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez...

## SCÈNE V.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux: et vous serez contente
De la berline; elle est bonne et brillante;

Tous les panneaux par Martin sont vernis:
Les diamans sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE, *à part.*

Oui... mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrois qu'il traînât quarante ans!

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard qui gémit et qui pleure;
Depuis long-temps il voudroit vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,

Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens :
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable et doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure ;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(*A Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*Il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère ; il a fallu vous rendre
Mes premiers soins ; et je suis prêt d'entendre
Cet homme là malgré mon embarras.

## SCÈNE VI.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monseigneur ! écoutez-moi de grâce :
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;

D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison: mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille; elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'Etat,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi! quelle idée!

LE PAYSAN, *à la marquise.*

Hélas! Madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille:
Je méritois peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivoit bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.
(*Montrant la baronne.*)
Je viens d'entendre, au discours de Madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
Ils sont à vous; vous devez les reprendre :
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA

LA MARQUISE.

Ah! mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

*(Il tire la bourse et le paquet.)*

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites-donc votre nom? Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
(*Il va lui-même à un de ses gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh! quel empressement?

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant:
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendroit pour de franches folies:
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connoissez mon ame et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise;

Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendois à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VII.

### LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne; non, Madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame :
Cette vertu qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.

Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-mêmes ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

## SCÈNE VIII.

### LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son seul aspect devroit vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle! et comme elle a l'air sage!

NANINE, *courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah! Monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare

Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnoissance....

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère;
Je vous ai vue embrasser votre père;
Ce qui vous reste en des momens si doux....
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils....

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.

L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait :
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN DE NANINE.

# ORESTE,

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 12 janvier 1750.

# ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

## MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Madame,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples ; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les Condé, vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivoient et encourageoient les arts; où un Bossuet immortalisoit les héros, et instruisoit les rois; où un Fénélon, le second des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignoit avec tant de charmes la justice et l'humanité; où les Racine, les Despréaux, présidoient aux belles-lettres, Lully à la musique, le Brun à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avoit point éteint le génie, et qui cultiva

l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre et celui de M. le duc du Maine; travaux heureux dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenoit quelquefois devant V. A. S. un Sophocle, un Euripide; il traduisoit sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme, dont il étoit saisi, lui inspiroient des expressions qui répondoient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force, et d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples; un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avoit l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avoit une mélodie marquée, et charmoit l'oreille, tandis qu'il étaloit à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poète grec est toujours foible, sèche, et indigente: c'est du caillou et de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de Malézieu, par des efforts que produisoit un enthou-

siasme subit, et par un récit véhément, sembloit suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il pensoit de ce peuple inventeur, ingénieux et sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, et qui, long-temps après sa ruine et celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connoissoit Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connoissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornoient les marchés publics, ces monumens de génie et de grandeur, ce théâtre superbe et immense, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des Sophocle et des Euripide étoient écoutés par les Périclès et par les Socrate, et où des jeunes gens n'assistoient pas debout et en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avoient fait pour les arts en tous les genres étoit présent à son esprit. Il étoit bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, et ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, et qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissoit Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venoient l'admirer, et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presque universel à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevoit, et de celui qui en faisoit les honneurs: vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle: je n'avois alors nulle habitude de notre théâtre français: il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique: je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce d'autant plus aisément qu'à peine j'en connoissois d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'OEdipe, sans même avoir lù celle de Corneille. Je commençai par m'essayer en traduisant la fameuse scène de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste et d'OEdipe. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentoient les spectacles, et à quelques acteurs: ils m'assurèrent que ce morceau ne pourroit jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire Corneille, qui l'avoit soigneusement évité; et me dirent tous que si je ne mettois, à son exemple, une intrigue amoureuse dans OEdipe, les comédiens même ne pourroient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'OEdipe de Corneille, qui, sans être mis au rang de Cinna et de Polyeucte, avoit pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais

il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paroissoit trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire ŒEdipe devant elle. La scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, et M. le cardinal de Polignac, et M. de Malézieu, et tout ce qui composoit votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avoit si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; et ce qui seul avoit fait recevoir ma pièce fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'ŒEdipe, dont ils n'espéroient rien. Le public fut entièrement de votre avis: tout ce qui étoit dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement; et ce qui ressentoit un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide et l'inceste qui désolent une famille, et la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude, que Corneille, d'un côté, qui fait dire à Thésée:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour, et tout cela pour complaire au goût le plus fade et le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une Phèdre, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, et qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse, qu'une Phèdre, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste; qu'une Roxane, dans l'oisiveté du sérail, s'abandonne à l'amour et à la jalousie; que Ariane se plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle; qu'Orosmane tue ce qu'il adore: tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paroisse pas; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse et de son rival; mais que le vieux Mithridate se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que Maxime, même dans la pièce de Cinna, si remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devoit connoître la passion pour Cinna, et qu'on dise pour raison:

. . . . . . . . L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connoît point d'amis.

mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sais quelle

Viriate, et qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette espagnole ; tout cela est petit et puéril, il le faut dire hardiment ; et ces petitesses nous mettroient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avoient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poètes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, et que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique ; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, et une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnemens politiques sont bons dans Polybe, dans Machiavel ; la galanterie est à sa place dans la comédie et dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avoit dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princesse, qui par son esprit et par son rang sembloit en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devoit penser comme elle, imagina qu'un adieu de Titus et de Bérenice étoit un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la

scène. Aucun des deux n'avoit jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle ; mais l'un n'avoit jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du Cid, qu'il avoit imitées de l'espagnol; l'autre, toujours élégant et tendre, étoit éloquent dans tous les genres, et savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats : aussi le premier fit de Titus et de Bérénice un des plus mauvais ouvrages qu'on connoisse au théâtre; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fond que ces paroles: *Je vous aime, et je vous quitte.* C'étoit, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine et un roi, et une pastorale cent fois moins tragique que les scènes du *Pastor fido*. Ce succès avoit persuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour seul devoit être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il étoit capable de mieux faire, et qu'il se repentit d'avoir affoibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousies et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de Ménandre que de Sophocle et d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie : mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre, pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de

la main des hommes resta long-temps méprisé ; et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avoit vécu, et s'il avoit cultivé un talent qui seul avoit fait sa fortune et sa gloire, et qu'il ne devoit pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté; il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avoit commencé l'Iphigénie en Tauride, et la galanterie n'entroit point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Electre, ni Téléphonte, ni Ajax ; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent et outrèrent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéras de Quinault entra dans presque toutes les scènes tragiques : tantôt c'est un Alcibiade, qui avoue que « dans ses tendres » momens il a toujours éprouvé qu'un mortel » peut goûter un bonheur achevé : » tantôt c'est une Amestris, qui dit que :

. . . . . . . . . . . La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Ici un Agnonide

De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas,
Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce Arminius, ce défenseur de la Germanie,

proteste « qu'il vient lire son sort dans les yeux » d'Isménie; » et vient dans le camp de Varus pour voir « si les beaux yeux de cette Isménie » daignent lui montrer leur tendresse ordinaire. » Dans Amasis, qui n'est autre chose que la Mérope chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne qui, depuis trois jours, a vu un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

C'est ce même inconnu : pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit il ne se cacha pas;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans Athénaïs, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de mademoiselle Scudéri, qui peignoit les bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. de Longepierre, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connoissoit pas assez notre théâtre, et qui ne travailloit pas assez ses vers, fit représenter son Electre. Il faut avouer qu'elle étoit dans le goût antique: une froide et malheureuse intrigue ne défiguroit pas ce sujet terrible; la pièce étoit simple et sans épisode : voilà ce qui lui valoit avec raison la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération, qui

espéroient qu'enfin cette simplicité précieuse, qui avoit fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourroit être bien reçue à Paris, où elle avoit été si négligée.

Vous étiez, Madame, aussi bien que feu madame la princesse de Conti, à la tête de ceux qui se flattoient de cette espérance; mais malheureusement les défauts de la pièce française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avoit empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la représentation que c'étoit une statue de Praxitèles défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'étoit pas digne d'être soutenu, sachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette Electre fit en même temps grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et, pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il étoit impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, et sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avoient jamais déshonorés par de tels épisodes; on prétendit qu'on pouvoit admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il étoit impossible de les imiter, sans être condamné par son siècle : étrange contradiction! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avoient de défectueux et de foible : il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations dont Sophocle avoit chargé son Electre : ils durent remarquer qu'il ne fouilloit pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il seroit ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de Sophocle, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que j'ai pu, tout l'esprit et toute la substance. Les fêtes que célébroient Egisthe et Clytemnestre, et qu'ils appeloient les festins d'Agamemnon, l'arrivée d'Oreste et de Pylade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractère d'Electre, celui d'Iphise, qui est précisément la Chrysothémis de Sophocle, et surtout les remords de Clytemnestre, tout est puisé dans la tragédie grecque; car lorsque celui qui fait à Clytemnestre le récit de la prétendue mort d'Oreste, lui dit : « Eh quoi! Madame, cette mort » vous afflige? Clytemnestre répond : Je suis mère, » et par là malheureuse; une mère, quoiqu'ou- » tragée, ne peut haïr son sang. » Elle cherche même à se justifier devant Electre du meurtre

d'Agamemnon : elle plaint sa fille; et Euripide a poussé encore plus loin que Sophocle l'attendrissement et les larmes de Clytemnestre. Voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, et qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, et qui s'appaise ensuite par les soumissions et par les larmes : le germe de ce personnage étoit dans Sophocle et dans Euripide, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé surtout la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, et si difficile à saisir : c'étoit là le vrai caractère de l'invention et du génie ; c'étoit l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans OEdipe ou dans Electre feroit un grand rôle, qui détourneroit sur lui l'attention, seroit un monstre aux yeux de quiconque connoît les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie consistent à trouver tout dans son sujet, et non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe

et cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) seroit un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidens, sans épisodes : le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré; les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution et les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout; aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté : mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuise et se lasse, et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, perceroit encore quelquefois malgré la culture; les disciples d'Athènes et deRome deviendroient des Goths et des Vandales, amollis par les mœurs des Sybarites, sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, et qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons et les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire, Madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé,

qui

qui le rende respectable aux esprits les plus austères, dignes du théâtre d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler.

# PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.
ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }
EGISTHE, tyran d'Argos.
CLYTEMNESTRE, épouse d'Egisthe.
PYLADE, ami d'Oreste.
PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.
DIMAS, officier des gardes.
SUITE.

# ORESTE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

(Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, et un tombeau, d'un côté; et, de l'autre, Argos dans le lointain.)

### SCÈNE I.

IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène, et ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egisthe au tombeau de mon père?
Egisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paroisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène?

PAMMÈNE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asile.
Mais on dit qu'en effet Egisthe soupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave! ô ciel! ô sang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemnestre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle!

PAMMÈNE.

Peut-être votre sœur avec moins de fierté
Devoit de son tyran braver l'autorité,
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque, rappelant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre, enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre...

## SCÈNE II.

### ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Hélas! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ÉLECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs et les miens ensemble confondus...

ÉLECTRE.

Des pleurs! Ah! ma foiblesse en a trop répandus.

Des pleurs! ombre sacrée, ombre chère et sanglante,
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux;
C'est parmi les apprêts de ces indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force, et soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon foible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée!
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes!
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes
Nous seules désormais devons nous secourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main désespérée;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces transports impuissans:
Commandez, chère Electre, au trouble de vos sens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous seconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ÉLECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur;

Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre,
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces foibles sentimens de votre ame craintive:
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave et d'opprobres nourrie;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre... ma mère... ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père, attiré dans le piége,
Se débattre et tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet, une femme en furie
Recherchoit dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connoissoit pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père;
A son secours encore il appeloit sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egisthe emporter la victime.

Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu suivi ton père?
Je pleure Agamemnon; je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; et mes yeux, pleins de pleu
N'ont vu que des forfaits, et des persécuteurs.

PAMMÈNE.

Filles d'Agamemnon, race divine et chère,
Dont j'ai vu la splendeur et l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Egisthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse;
La peine suit le crime: elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

Dieux, qui la préparez, que vous tardez long-temps!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène, Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, et négliger mes fers.

PAMMÈNE.

Comptez les temps; voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage:
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ÉLECTRE.

Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourroit de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasoit à loisir l'innocente foiblesse?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste! entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie:
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser:
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère;
Votre mère paroît.

ÉLECTRE.

Ai-je encore une mère?

## SCÈNE III.

### ÉLECTRE, IPHISE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laisse en ces lieux retirés:
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets.
Je rends grâce au destin, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc
Un sang que j'aurois vu l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangères;
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens;
Et, malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Qui! vous, Madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore?
Ah! si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe, et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne sauroit se trahir:
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas; laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer;
Détachez vos destins des destins d'un perfide;
Livrez-vous tout entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux,
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, et vous-même;
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée,
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvoit épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi, qu'offensa toujours votre plainte indiscrète,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritois encore au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrois dans le sein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière;
Mais, si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le temps,
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, et vous êtes perdue;
Et, malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE.

Lui, votre époux? ô ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre étoit-il étranger?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même!

(*A Iphise.*)

Ma sœur! et c'est ainsi qu'une mère nous aime?

(*A Clytemnestre.*)
Vous menacez Oreste....? Hélas! loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, et la mère d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Electre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connois trop Egisthe et sa férocité;
Et mon frère est perdu puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant, reprenez l'espérance;
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante:
Electre, cette fête est un jour de douleur:
Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.

Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

## SCÈNE IV.

### CLYTEMNESTRE.

L'ASPECT de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen! fatal hymen! crime long-temps prospère!
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre et l'adultère
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés!
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer sans des troubles cruels
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils: la nature est vengée.

## SCÈNE V.

### ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

ÉGISTHE.

Quoi! ces solennités qui vous étoient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendroient à vos yeux des objets de terreur!
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non: mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

ÉGISTHE.

Laissez gémir Iphise, et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que de ses cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop; et depuis plus d'un jour

Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour, en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porteroit sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter

ÉGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire;
Mais, loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant et poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

ÉGISTHE.

Je sais quelle est sa violence:
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah! Seigneur! elle est juste.

ÉGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène:
Il est dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

ÉGISTHE.

Pour assurer mon trône et calmer votre effroi.
Oui, Plistène, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadême,
Est trop intéressé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner:
Il vous tient lieu de fils, n'en connoissez plus d'autre.
Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,
Si vos soins avoient pu fléchir son caractère:
Mais je punis la sœur et je cherche le frère;
Plistène me seconde; en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périroit à son tour!
Ah! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

ÉGISTHE.

Songez...

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel, dont si long-temps j'ai méprisé les lois.

ÉGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affoiblis.
Le temps qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avois trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre;
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

ÉGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et surtout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez : votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah! qui peut s'en flatter?

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connois-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egisthe a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

C'est assez; et du ciel je reconnois l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours bannissons nos alarmes;
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché du moins ces cendres de Plistène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Egisthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echappée au naufrage elle est près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée
Qui dans le sang troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,
Des mains des assassins ton enfance sauvée
Fut, loin des yeux d'Egisthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servoit est encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins?

Comment porter encore aux mânes de mon père
( *En montrant l'épée qu'il porte.* )
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire?
Mes pas étoient comptés par les ordres du ciel :
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour du crime où j'ai reçu le jour?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paroît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience :
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir!

## SCÈNE II.

### ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE.

O QUI que vous soyez, tournez vers nous la vue :
La terre où je vous parle est pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMÈNE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;

J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse :
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle
De votre piété récompense le zèle!
Quel asile est le vôtre? et quelles sont vos lois?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMÈNE.

Egisthe règne ici; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Egisthe? ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PYLADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egisthe? justes dieux! celui qui fit périr....

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste....

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau....

PAMMÈNE.

Ce palais redouté
Est par Egisthe même en ce jour habité.

Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne et pour un autre usage.
Ce tombeau ( pardonnez si je pleure à ce nom )
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PYLADE, *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez;
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :
Hélas! qu'en liberté votre cœur se déploie ;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois surtout.... Electre est-elle dans Argos?

PAMMÈNE.

Seigneur, elle est ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.

Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains!

( *A Pammène.* )

Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;

C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore
Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré
Où repose un héros lâchement massacré :
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMÈNE.

Vous, Seigneur ? ô destins ! ô céleste justice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un dessein si beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas ! le citoyen, timidement fidèle,
N'oseroit en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Egisthe paroît, la piété, Seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Egisthe apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMÈNE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis!
Je me tais... Mais, Seigneur, mon maître avoit un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egisthe ici s'avance :
Clytemnestre le suit... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi ! c'est Egisthe ?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCÈNE

## SCÈNE III.

### ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, *plus loin ;* PAMMÈNE, SUITE.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels, porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs, et les traits du courage.
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé :
Dans une douleur sombre il semble enveloppé :
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance ?

PAMMÈNE.

Je connois son malheur et non pas sa naissance.
Je devois des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point la Grèce est leur patrie.

ÉGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés
D'un œil si soupçonneux seroient ils regardés?

ÉGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans c'est là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vus naître;
Pourquoi près du palais ils ont osé paroître ;

De quel port ils partoient; et surtout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

## SCÈNE IV.

### EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence :
En moi seul désormais mettez votre espérance;
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute elle est à craindre, et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens;
Que j'unisse par vous ses intérêts, aux miens?
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tentale?
Parlez-lui; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudroit venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage;
Que ce passage heureux, et si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition surtout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.

Ici, votre indulgence et le nom de son père
Nourrissent son orgueil au sein de la misère ;
Qu'elle craigne, Madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, et des fers plus honteux.

## SCÈNE V.

### ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous ; et d'un œil moins austère
Envisagez ces lieux, et surtout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige, en mère, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE.

Ah ! Madame ! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

Eh ! quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ses enfans trop long-temps divisés.

ÉLECTRE.

Ah ! parlez-vous d'Oreste ? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même, et votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.

De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connoît le vrai courage,
De Mycènes et d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.
D'Egisthe contre vous j'ai su fléchir la haine ;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour,
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ÉLECTRE.

A quel oubli, grands dieux ! ose-t-on m'inviter ?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter ?
O sort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !
Songez-vous au héros dont Electre est la fille,
Madame ? osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau ?
Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste ?
Electre au fils d'Egisthe, au neveu de Thieste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egisthe cent fois m'en avoit menacée,
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.

Allez; de cet affront je vois trop bien la cause.
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plistène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein:
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main.
Frappez; joignez Electre à son malheureux frère;
Frappez, dis-je; à vos coups je connoîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop; et toute ma pitié
Cède enfin, dans mon cœur, à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvois-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit.
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, et surtout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma foible main,
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente:
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,

Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai, malgré toi: l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mère; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds, qu'en frémissant réclamoit la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

## SCÈNE VI.

ÉLECTRE.

Et c'est ma mère! O ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas! j'en ai trop dit: ce cœur, plein d'amertume,
Répandoit, malgré lui, le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermoit, pour lui, tout entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir, de ses tristes faveurs,
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever, en tremblant, aux dieux qui me trahissent
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, et sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreste?

## SCÈNE VII.

### ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Chère Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Espérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Grands dieux! Oreste! lui? seroit-il bien possible?
Ah! gardez d'abuser une ame trop sensible.
Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ÉLECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste! poursuivez; je succombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'espérance et de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène....
L'un des deux....

ÉLECTRE.

Je me meurs, et me soutiens à peine.
L'un des deux....?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ses yeux!
Il avoit l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance;
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Auroit osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute; il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paroît; la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois; j'attends tout : mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége?
Allons : de mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons; mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ÉLECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non; vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous auroit parlé.
Ce fer vous rassuroit, et j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance :
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle : allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez; songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.

Je revole au tombeau, que je puis honorer :
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paroître encore;
C'est un asile sûr; et ce ciel que j'implore,
Ce ciel, dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ÉLECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

( *Un esclave porte une urne; et un autre, une épée.* )

PYLADE.

Quoi! verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée,
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste; il est né pour l'horreur.
J'étois dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veilloit sur ces dépôts confiés à ton zèle;
J'appelois en secret ces mânes indignés;
Je leur offrois mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée:
Elle a voulu parler; sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir, entre elle et moi, de l'abîme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible
M'inspiroient un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce; et je sentois ma main
Se lever, malgré moi, prête à percer son sein:
Ma raison s'enfuyoit de mon ame éperdue.
Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer;
Elle sembloit les craindre, et non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

## SCÈNE II.

### ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE, *à Pammène.*

O vous, qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous, vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,
Parlez; révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?
Ces deux femmes...

PAMMÈNE.

Seigneur, l'une étoit votre mère...

ORESTE.

Clytemnestre! elle insulte aux mânes de mon père?

PAMMÈNE.

Elle venoit aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre étoit votre sœur, la tendre et simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée étoit permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMÈNE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah! grands dieux, qui conduisez mon sort,
Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée!
Quoi! toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMÈNE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère!

PAMMÈNE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire:
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leurs bras:
Electre vous nuiroit, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Serviroit à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais, quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMÈNE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, dieux puissans, avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître
Obéissons, Pammène.

PAMMÈNE.

Il le faut, et je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMÈNE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

## SCÈNE III.

### ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Appaise de tes sens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire;
Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de foibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons surtout Egisthe et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

## SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHISE, *d'un côté;* ORESTE, PYLADE *de l'autre, avec les esclaves, qui portent l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE.

L'ESPÉRANCE trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour foible et tremblant qui consoloit ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur!

ORESTE, *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets; ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egisthe.

IPHISE, *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE.

Présages douloureux!
Le nom d'Egisthe, ô ciel! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ÉLECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aurois été trompée.

(*A Oreste.*)

Eh ! qui donc êtes-vous, étranger malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui? du roi! quoi! des grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

PYLADE.

Il règne; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche! Eh! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas! ô surprise! ô douleurs!

PYLADE.

Oreste...

ÉLECTRE.

Oreste! ah! dieux! il est mort; je me meurs

ORESTE, *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnoître
A l'excès des douleurs que nous voyons paroître?
Tout mon sang se soulève. Ah! princesse! ah! vivez

ÉLECTRE.

Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre! Iphise! où suis-je? impitoyables dieux!
(*A celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect...

ÉLECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; et devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.
(*Elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PYLADE.

Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastre plus grand!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel! suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée
Ne peut plus...

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,

S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses...

ORESTE.

Ah! dieux!

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Etiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous surtout, dont les traits... Vos bouches sont muett
Quand vous m'assassinez vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux que ta pitié m'a faits;
C'est Oreste, c'est lui... Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre...

ÉLECTRE.

Eh bien?

ORESTE.

Je dois...

PYLADE.

Ciel!

ÉLECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez...

## SCÈNE V.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHISE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, PYLADE, PAMMÈNE, GARDES.

ÉGISTHE.

Quel spectacle! ô fortune à mes lois asservie!
Pammène, est-il donc vrai? mon rival est sans vie?
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

ÉGISTHE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.
(*On prend l'urne des mains d'Electre.*)

ÉLECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste :
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfans, joins le frère à la sœur.
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mère trop inhumaine; ils sont dignes de vous.
(*Iphise l'emmène.*)

## SCÈNE VI.

ORESTE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre!

ÉGISTHE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans;
Ce glaive, cet anneau : vous devez les connoître,
Agamemnon les eut quand il fut votre maître;
Oreste les portoit.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'est vous que mon fils....

ÉGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paroître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être
Mon père aux champs troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.

Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

ÉGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avoit proscrit ses jours;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, Seigneur, m'avoient conduit:
Cet ami les connut; il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire et mon zèle;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi;
Seigneur... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Je sors...

ÉGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.

C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les déités du Styx marchoient à ses côtés.

ÉGISTHE.

Qui! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allois, comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste:
On disoit que proscrit, errant, et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui! lui, Madame? un fils armé contre sa mère!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectoit son sang... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah! ciel!

ÉGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE.

Eh bien! quel étoit-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

ÉGISTHE.

Je connoissois sa rage, et je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée
Sembloit tenir encor tout l'Etat partagé;
C'est d'Electre surtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers; elle va vous servir:
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi? je souffrirois...

ÉGISTHE.

Eh! Madame, en ce jour,

Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.
(*A Oreste.*)
Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présens; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils et la tombe du père?
Osons-nous appeler à nos solennités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler;
Quand je connois la crainte, Egisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable; et je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, et je voudrois, dans un mortel effroi,
Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi.
(*Elle sort.*)

ÉGISTHE, *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.
En ces lieux avec nous célébrez la journée
De son couronnement et de mon hyménée.

(*A sa suite.*)

Et vous... dans Epidaure aller chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

## SCÈNE VII.

### ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre ame altière,
A l'aspect du tyran, s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir;
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage,
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitoit mon récit?
Je les éprouvois tous; ma voix étoit tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraie et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, son tyran, mon sang qui se soulève;
Que de tourmens secrets! ô dieu terrible! achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance et que prévient mon cœur!

Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,
Mêler le sang d'Egisthe aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

## SCÈNE VIII.

### ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espéranc

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment!

PYLADE.

Quoi pour Oreste aurai-je à craindre encor

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Epidaure;
Il est avec Egisthe; il glace mes esprits:
Egisthe est informé de la mort de son fils.

PYLADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMÈNE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.

On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Egisthe avec la reine en secret renfermé
Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé ;
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui, pour le sang des rois comme moi plein de zèle,
Gémissant et caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices :
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père ?
Marchons ; notre péril doit nous déterminer :
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMÈNE.

Eh bien ! il faut paroître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.
Ils en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles ;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons ; et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre ;

S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis ; c'est l'espoir qui me reste ;
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel ! ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié,
Protéger son courage, et servir l'amitié.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

### SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène il est vrai, la sage vigilance
D'Egisthe pour un temps trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappoient en même temps les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau, si cher à ma douleur,
Ma main l'avoit chargé de mon glaive vengeur:
Ce fer est enlevé par des mains sacriléges.
L'asile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pylade! Ah! ciel! ah! trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi!

Quoi! j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te servir;
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paroître.
Va, j'observerai tout avec empressement;
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

## SCÈNE II.

### ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

Le perfide... Il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*A Pylade.*)
Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné?

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné?

Il obéit aux dieux : imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connoissent pas;
Il plonge dans l'abîme, et bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire,
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux :
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.

## SCÈNE III.

### ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avoient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et, pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée!
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.
Egisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène,

Pour fuir la main d'Electre il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avois cru voir en lui le cœur le plus humain;
Il partageoit ici notre douleur amère;
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ÉLECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels;
Ils passent, sans rougir, du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Egisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment:
Il faut qu'il soit terrible, il faut qu'il soit sanglant.
Allez; informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille, elle a reçu l'assassin de son fils;
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.

Une mère! ah! grands dieux!.. ah! je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice;
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux:
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

## SCÈNE IV.

ÉLECTRE.

Un repentir! qui? moi! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux;
Vous connoissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais, plus rempli de malheurs et de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes:
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Electre vous appellent:

Les voici, je les vois, et les vois sans terreur;
L'aspect de mes tyrans m'inspiroit plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient: ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés de furies.
L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras.

## SCÈNE V.

ÉLECTRE, *dans le fond;* ORESTE, *d'un autre côté.*

ORESTE.

Où suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? et d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE.

O malheureuse Electre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juste courroux?
(*Elle avance vers Oreste.*)
Frappons... Meurs, malheureux!

ORESTE, *lui saisissant le bras.*

Justes dieux! est-ce vous,
Chère Electre?....

ÉLECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ÉLECTRE.

J'allois verser ton sang; j'allois venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger! et sur qui?

ÉLECTRE.

Son aspect, ses accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse!

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreste....

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé?

ÉLECTRE.

Ah! ne me trompez plus : parlez; il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allois entreprendre;
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ÉLECTRE.

Ah! vous me remplissez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère...

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime : oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, et perce ce mystère;
Ne lui résistez pas : oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse : hélas!
Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE, *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenoit; mais Électre est plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me déroboient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma foiblesse?

ÉLECTRE.

Ta foiblesse est vertu: partage mon ivresse.
A quoi m'exposois-tu, cruel? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dieux.

ÉLECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,
Moi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer: viens punir le coupable;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

## SCÈNE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah! venez et joignez tous vos transports aux miens;

Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE, *à Oreste.*

Quoi! vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, *à Pylade.*

Quoi! vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel! par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange..

PYLADE.

Je voulois le sauver: qu'il vive, et qu'il vous veng

PAMMÈNE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés;
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître, il étoit secondé;
Tout étoit prêt, Madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Egisthe en effet ne m'a-t-il pas livré e
A la main qu'il croyoit de mon sang altérée?
(*A Oreste.*)
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître: Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.
Egisthe est alarmé, redoutez son transport;
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE, *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle et sage,
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous sont chers; il est temps d'éclater.

## SCÈNE VII.

### ORESTE, ÉLECTRE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE.

Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnoit d'autres maîtres,
Qui connoissoient les droits de l'hospitalité.

PYLADE.

Egisthe, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

ÉGISTHE.

Allez, et secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc! à son aspect vous semblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir:
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez! le ciel même est de leur sang avare;

Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah! dieux!

ÉGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

## SCÈNE VIII.

### ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE.

Ah! daignez m'écouter; et si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur sans borne effet inévitable;
Hélas! dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir:
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureu
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien! pour les ravir tous deux au coup mortel,

Que faut-il? Ordonnez, j'épouserai Plistène;
Parlez, j'embrasserai cette effroyable chaîne:
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever:
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie?

ÉLECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste! Egisthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ÉLECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon ame se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egisthe étoit tant alarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste,
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien! s'il étoit vrai, si le ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, Madame, il mettoit votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ÉLECTRE.

Quoi! vous hésiteriez à demander sa grâce?

Lui! votre fils! ô ciel!.... Quoi, ses périls passés....
Il est mort; c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affoiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde: il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... Je suis mère, il suffit; inhumaine,
J'aime encor mes enfans.... tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux:
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

ÉLECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte:
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers;
Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts:
La voici: je frémis.

## SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Que faut-il que j'espère?
Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?
Ah! si.... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée;
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère, mais je crains.
Egisthe a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare; il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;

Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observai sur son front tout l'effort d'une mère
Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Egisthe.
Croyez-moi, si son fils avoit été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé,
Oreste n'étoit plus.

ÉLECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être en implorant ma mère;
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissoit; j'étois sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressans,
Ranimé la lenteur de mes débiles ans,
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Egisthe est toujours entouré
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré

J'ai vu de vieux soldats, qui servoient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère :
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix !

ÉLECTRE.

Grands dieux, si j'avois pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peines renaissantes,
Jeter dans leurs esprits, trop foiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le secret de ma vie !
Si du moins jusqu'au bout Pammène avoit tenté...

## SCÈNE III.

ÉLECTRE, IPHISE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, GARDES.

ÉGISTHE.

Qu'on saisisse Pammène, et qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice ;
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils alloient me jeter !
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter ?

(*A Clytemnestre.*)

Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils ; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...

ÉGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thyeste et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Electre, et les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.
Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis;
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang, sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grâce, et dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir,
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi! sa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa prière?
(*Elle se jette à ses pieds.*)
Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux:
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur... Eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurois fait pour moi.
(*Sans se mettre à genoux.*)
Cruel! si ton courroux peut épargner mon frère,
Je ne puis oublier le meurtre de mon père;
Mais je pourrois du moins, muète à ton aspect,
Me forcer au silence et peut-être au respect.
Que je demeure esclave, et que mon frère vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive:
Ma vengeance est entière; au bord de son cercueil,
Je te vois, sans effet, abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egisthe, c'en est trop; c'est trop braver peut-être
Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils; et malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, et prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir!

Va, de tes cruautés je fus assez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide;
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, et pesant à moi-même!
Je t'aimai, tu le sais, c'est un de mes forfaits;
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares;
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connois... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chère;
Mais Oreste est mon fils, arrête, et crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans et mon père.

ÉGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfans
Arrêteroient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéissez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCÈNE

## SCÈNE IV.

### ÉLECTRE, IPHISE, ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

ÉGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnoître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ÉLECTRE.

Mon frère?

ÉGISTHE.

Eh bien! est-il puni?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

ÉGISTHE.

Je suis désobéi!

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paroître, et presser leur supplice.
Qui n'ose me venger, sentira ma justice.

Vous, retenez ses sœurs; et vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourroient sauver Oreste
Du père de Plistène, et du fils de Thyeste!

## SCÈNE V.

### ÉLECTRE, IPHISE, CLYTEMNESTRE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours et d'Oreste et d'Egisthe:
Je suis épouse et mère, et je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.
(*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

### ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste,
En défendant Oreste, elle ménage Egisthe.
Les cris de la pitié, du sang, et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.

Egisthe furieux, et brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne; il est maître; il frappe, il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantoit Pammène;
Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haine;
Ces dieux qui de mon frère armoient le bras vengeur,
Et qui lui défendoient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouoient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paroissoit à ma voix s'armer en ma faveur;
Et tout est pour Egisthe, et mon frère est sans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

## SCÈNE VII.

### ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

En est-ce fait, Pylade?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change; Electre est libre, et le ciel obéi.

ÉLECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes dieux!

ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste! est-il possible?

PYLADE.

Oreste tout-puissant
Va venger sa famille et le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenoit à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivoit, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyois sa rage à travers sa terreur;
La garde retenoit leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois;
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brilloit la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenoit en ces lieux commander aux mortels.
Je parle : tout s'émeut; l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade :
Des soldats avançoient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper :

Nous sommes entourés d'une foule attendrie;
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste étoit porté.
Egisthe avec les siens d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive et voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparoître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
À peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère,
Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inoui, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE, *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles.

(*On lui ôte ses chaînes.*)

## SCÈNE VIII.

### ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMÈNE.

Ce moment de terreur
Est destiné, Madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un père attend de sa justice:
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire;
Mais ce spectacle horrible auroit souillé vos yeux.
Vous connoissez les lois qu'Argos tient de ses dieux;
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMÈNE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE.

Elle défend Egisthe... elle de qui le bras
A sur Agamemnon... Dieux, ne le souffrez pas!

PAMMÈNE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,

Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grâce;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah! ma sœur! ah! Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mère!

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Mon fils!

ÉLECTRE.

Il frappe Egisthe. Achève, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:
Immole entre ses bras cet infâme assassin;
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah! trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ORESTE.

ORESTE.

O TERRE, entr'ouvre-toi!
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi!
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver...
Et les frappant tous deux... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! quoi! par ce coup funeste,
Vous...

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non ce n'est point Oreste,
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups:
Exécrable instrument d'un éternel courroux;
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable!

Eh bien! quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours; j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez : conjurez leur justice et leur haine.

PYLADE.

Je te suivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels et du courroux des dieux!

FIN D'ORESTE.

# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.



Fin de la Table du tome douzième.





